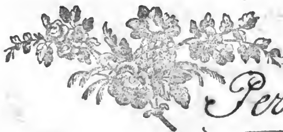
ISABELLE
ET
GERTRUDE,
OU
LES SYLPHES SUPOSÉS,
COMÉDIE
EN UN ACTE.
MESLÉE D'ARIETTES;
Par M. FAVART.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, ordinaires du Roi, le 14. *Août* 1765.





A AVIGNON,
Chez *LOUIS CHAMBEAU*, Imprimeur-Libraire près les RR. PP. Jésuites.

M. DCC. LXVI.

ACTEURS

DUPRÉ.

DORLIS.

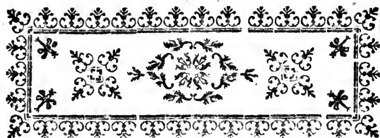
Mde. GERTRUDE.

ISABELLE.

Mde. FURET.

AMBROISE, *Jardinier qui ne paroît point.*

La Scene est dans la Maison de Mde. Gertrude.



ISABELLE ET GERTRUDE,

COMÉDIE

Le Théâtre représente un Jardin agréable; mais qui a l'air d'une Solitude. On y voit de grands arbres touffus qui forment des aîles. A droite, est un Pavillon d'Architecture sur une terrasse à laquelle on monte par cinq ou six degrés. Les portes sont vitrées, mais garnies de rideaux épais : ces portes, qui comprennent toute la façade du Pavillon, laissent voir, lorsqu'elles sont ouvertes, l'intérieur du Sallon meublé avec élégance; on y découvre une Toilette & deux Siéges. Il y a une porte secrette qui répond à un petit sentier couvert de Mirthes, de Jasmins & de Roses. Le Ciel est sans nuages, & la Lune, qui est dans son plein, paroît au-dessus des arbres; & éclaire tout le Jardin.

SCENE PREMIERE.

On joue une ouverture, pendant laquelle on voit Dupré couvert d'un manteau avec une lanterne sourde à la main, monter par le petit escalier dérobé, & entrer avec mystere dans le Pavillon, qui paroît éclairé un instant après.

DORLIS, *de joie & de crainte.*

LE cœur me bat de crainte & de joie : de quel côté tourner?.... Si je sçavois le réduit qu'elle habite....;

si je sçavois.... je tremble d'être découvert. Il fait clair comme en plein jour. Rassûrons-nous. Quoiqu'il soit encore de bonne heure, tout le monde doit être déjà retiré dans une maison aussi réglée que celle-ci. Tout doit dormir, excepté un cœur sensible, agité d'une douce inquiétude.

ARIETTE

O nuit, charmante nuit! sois propice à l'Amour;
Et tu seras, pour moi, plus belle qu'un beau jour.
Dormez, dormez, cœurs insensibles,
Et laissez nous jouir des plus heureux momens.
O nuit! sous tes ombres paisibles,
Assoupis les Jaloux, éveille les Amans;
Attire en ce lieu solitaire
L'objet de mes plus chers desirs:
Cache l'Amour & ses plaisirs
Sous le voile épais du mystere.
Mon cœur languit dans la souffrance.]
Quels maux on éprouve en aimant!
Mais je préfere mon tourment
Au néant de l'indifférence.

O nuit, &c.

Examinons d'abord le local. Voici un arbre plus haut que les autres : si j'y montois pour découvrir....
(*Il monte sur un arbre.*)

SCENE II.

DORLIS, DUPRÉ.

DUPRÉ, *dans le Pavillion, ouvre les portes, regarde une Pendule, & dit :*

IL n'est que neuf heures & demie. Il n'est pas si tard que je pensois.

DORLIS, *sur l'arbre*

Voilà d'autres arbres qui m'empêchent de voir.

DUPRE

Elle ne viendra pas d'une demi-heure : à quoi m'occuper en l'attendant? Voilà un Livre à côté de ce pot de rouge : *les Pensées de Sénéque.* La morale s'accorde toujours avec le désir de plaire.

DORLIS

Descendons.

DUPRÉ

Quel est cet autre ouvert & marqué par une mouche de velours? *l'Androgyne de Platon, ou maximes intellectuelles qui prouvent que le véritable amour consiste simplement dans l'union des ames* Au diable soit l'ouvrage; il n'a rien de solide. *Notes sur le Comte de Gabalis, où l'on traite de la réalité & de l'approbation des substances Aériennes.* On reconnoit toujours les gens au choix de leurs Livres.

DORLIS, *à part.*

Je vois ici de la lumiere.

DUPRÉ, *à part.*

J'entends du bruit.

DORLIS, *à part.*

C'est un homme.

DUPRE'

C'est elle : venez, venez donc, Madame Gertrude.

DORLIS

Madame Gertrude!

(*Dorlis, en voulant se sauver, renverse une chaise de jardin.*)

DUPRE'

Qui va-là? Que vois-je? c'est Dorlis.

DORLIS

C'est vous, mon oncle Dupré?

DUPRE'

Que viens-tu faire ici?

DORLIS

Et vous-même, mon oncle?

DUPRE'

Commence par me répondre (*à part.*) Vient-il pour m'espionner?

DORLIS

Madame Gertrude est-elle là?

DUPRE', *avec émotion.*

Non; pourquoi?

DORLIS

Ah! mon oncle, je me confie à vous; ne lui dites pas que j'aime sa fille.

DUPRE', *à part.*

Il me rassure. (*Haut.*) Tu aimes sa fille? Ah! je sçavois, je sçavois bien; & c'est pour te surprendre que je viens ici tous les soirs.

DORLIS

Tous les soirs? pour me surprendre? Allons, allons, mon oncle, cela ne se peut pas. Je n'ai point de confident, vous n'êtes pas devin, & c'est la premiere fois que je me hazarde....

DUPRE'

Comment as-tu pû t'introduire?

DORLIS

Après avoir essayé inutilement plusieurs clefs à la porte du jardin qui donne là du côté du bois, j'en ai heureusement trouvé une dans la ruelle de votre alcove qui s'est rencontrée toute juste, toute juste.

DUPRE'

C'est une des clefs de ma Bibliothéque; rends-la moi.

DORLIS, *d'un ton ironique*

De votre Bibliothéque?

DUPRE'

Rends-la moi toute-à l'heure.

DORLIS

La voilà, mon Oncle; mais....

DUPRE'

Allons, allons, va-t'en; mais, non, non, reste (*à part.*) J'ai encore le tems de l'interroger... (*haut.*) Isabelle est-elle d'intelligence?

DORLIS

Non. Je ne lui ai jamais parlé: vous sçavez qu'elle ne sort point sans sa Mere, qui ne lui permet pas d'écouter un mot, ni de lever les yeux.

DUPRE'

Il est vrai.

DORLIS

Mais cela n'a pas empêché qu'Isabelle ne m'ait remarqué. Elle m'a remarqué, mon Oncle.

DUPRE'

Tu n'es qu'un petit sot.

DORLIS

Ménagez le terme. On n'est point sot à vingt ans.

DUPRE'

Et tu crois qu'Isabelle?...

DORLIS

AIR.

De sa modeste Mere.
Elle a saisi le goût.
L'œil perçant du mystere
Ne voit rien, & voit tout.
Ses timides prunelles,
Se glissant de côté,
Lancent des étincelles
De pure volupté.

DUPRE'

Hon, hon.

DORLIS

Doucement tourmentée
De ses quinze ou seize ans,
Tendrement agitée
De ses transports naissans;

Ne pensant point encore,
Mais cherchant à penser;
D'un desir qu'elle ignore
Elle se sent presser.

DUPR

Hé bien?

DORLIS

Lorsque je suis près d'elle,
Je la vois qui rougit.
Son embarras décele
Que le penchant agit.
N'est-il donc pas possible
Qu'elle approuve mon feu?
Pour une ame sensible,
Rougir est un aveu.

DUPRE'

Oui-dà!

DORLIS

Quand les yeux se répondent,
Ce langage est bien sûr.
Quand leurs traits se confondent,
Il n'est plus rien d'obscur.
Nos paupieres baissées,
Nos regards n'en font qu'un;
Ames, cœurs, pensées,
Alors tout est commun.

DUPRE'

Il a raison.... (*Haut.*) Mais qu'espéres-tu?

ARIETTE.

Téméraire!
Tu n'y penses pas.
Hélas! hélas!
Que vas-tu faire?
Respecte d'innocens appas.

Téméraire!
Tu n'y penses pas.
Hélas! hélas!
Quel espoir te conduit?
Tu vas affliger une Mere,
Une Mere si chere.
De tous ses soins veux tu ravir le fruit!
Pourquoi troubler la paix d'une famille?
Tu suis dans l'air
Un éclair
Qui brille.
Et tu ne vois pas,
Hélas!

Des abîmes sous tes pas.
Téméraire! tu n'y penses pas.

DORLIS

Calmez-vous. Mes vues sont légitimes, & l'amour le plus pur; le plus constant....

DUPRE'

A quoi ton amour te servira-t'il? Madame Gertrude destine sa fille à une retraite perpétuelle.

DORLIS

Ah? quel dommage! vous souffririez?... Vous qui avez tant de pouvoir sur l'esprit de Madame Gertrude!

DUPRE'

Moi! que veux-tu dire?

DORLIS

Eh! la, la. J'aime, & je me connois en Amans: vous n'êtes pas ici pour rien.

DUPRE'

Tu penses que l'honnête Madame Gertrude?...

DORLIS

Les femmes honnêtes sont plus sensibles que les autres.

DUPRE'

Tu parles comme ces Libertins qui ne croient jamais à la vertu des femmes. Madame Gertrude a-t'elle dessein de plaire? Vois avec quelle simplicité elle est mise.

DORLIS

ARIETTE.

Oui, oui: le fard de la beauté
Est la décence & la simplicité.
L'art est de cacher l'art; c'est le moyen de plaire;
C'est le point nécessaire.
Il faut la voir
Cette Dame Gertrude;
C'est un miroir
Pour une Prude.
Il faut la voir
Avec son grand mouchoir
Noir.
Il se plisse ou s'étend sous ses mains vertueuses;
S'ajuste, s'arrondit, prend des formes heureuses,
Et ménage des jours, des jours de volupté,
Le blanc, le noir.... l'œil en est enchanté.
Ainsi l'on voit, dans un bocage sombre,
Les rayons du Soleil se jouer avec l'ombre.

Oui, oui; le fard de la beauté
Est la décence & la simplicité.

DUPRE'

Tais-toi, petit coquin; tu en sçais trop; & je vois bien qu'il ne te faut plus rien cacher: Oui j'aime, il est vrai,

Madame

Madame Gertrude : je crois en être aimé de même, sans qu'elle le sçache ; mais tiens, je n'en suis pas plus heureux c'est une espece de Philosophe femelle de trente-six à trente-sept ans, qui croit déjà qu'il n'est plus permis d'aimer à son âge ; une Prude, qui n'est point médisante ; une Femme encore aimable, qui ne parle que morale & vertu, & qui a une aversion pour tous les hommes.

DORLIS

Je ne le crois pas, puisqu'elle n'en a point pour vous.

DUPRE'

Elle se borne aux plaisirs innocens de nos entretiens. Elle ne veut que l'union des ames.

DORLIS

Voilà en effet une femme bien singuliere! ma foi, mon oncle, si j'étois à votre place...

DUPRE'

Laisse faire, je ne désespère pas d'être bientôt son mari : va t'en ; nos intérêts sont communs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dessein de te faire épouser Isabelle ; c'est un parti qui te convient, tu lui conviens de même : mais laisse-moi agir ; ne te mêle de rien, & sois sage.

DORLIS

Oh! oui, sage, sage tant que vous voudrez, tant que je pourrai. Mais comment vous arrangez-vous pour votre compte avec Madame Furet? On dit que....

DUPRE'

Tà tà, on dit, on dit ; je m'en embarrasse peu.

DORLIS

Prenez y garde, c'est l'espion du quartier : elle est de bonne guette au moins cette femme-là.

QUINQUE.

Me. FURET.	AMBROISE.	DUPRÉ	DORLIS.	Me. GERTRUDE.
	sans être vû.	On frape.	On sonne	
Holà, holà !	Qui va là ? qui va là ?			N'ouvre à personne.
Holà, holà !	On y va, on y va.			
Ne tardez pas.	Je suis là bas.	Quel embarras !	Quel embarras !	N'ouvre donc pas.

(Dupré fait retirer Dorlis, s'enferme dans le cabinet, tire les rideaux & cache la lumiere.)



Mde. GERTRUDE, *à part.*

Voilà une dangereuse créature! (*haut.*) & moi, si je ne vous connoissois pas, je croirois que vous n'êtes à l'affut des défauts d'autrui que pour trouver des excuses à vos propres foiblesses, mais à Dieu ne plaise.

Mde. FURET

Je n'ai rien à me reprocher.

Mde. GERTRUDE

Ni moi non plus.

Mde. FURET

Vous êtes dans de faux principes, ce n'est pas de soi qu'il faut s'occuper; il faut s'oublier, se sacrifier, pour le bien général; eh! tout seroit perverti, s'il n'y avoit pas des ames assez courageuses peur démasquer le vice. C'est par-là que l'on opere de bonnes actions.

Mde. GERTRUDE, *à part.*

Je suis sur les épines

Mde FURET

Par exemple, Damon, ce jeune libertin; c'est moi qui l'ai fait desheriter, pour lui ôter les moyens d'être vicieux, & par mes conseils on a donné tous ses biens à d'honnêtes personnes qui ne cesseront de faire des vœux pour son amendement.

Mde. GERTRUDE

Ah! quelle horreur!

Mde FURET

Oui, c'étoit une horreur, & cette Madame Doucet, qui jouoit la prude, n'ai-je pas découvert qu'elle étoit...

Mde. GERTRUDE

C'en est assez, permettez que je vous quitte.

Mde. FURET

Je ne vous quitterai point que nous ne soyons au fait de l'aventure de la jeune Pensionnaire. Courons de ce pas chez Monsieur Dupré; il ne me cachera rien, car il doit m'épouser.

Mde. GERTRUDE

Vous épouser! (*à part.*) je suis anéantie!

Mde. FURET

D'où vient cette surprise? si vous avez juré de ne jamais vous remarier, moi je n'ai juré de rien; eh! croyez-moi, vous ne feriez peut-être pas si mal de vous remarier, car....

Mde. GERTRUDE

Que voulez-vous dire avec votre car? une femme prudente ne se marie pas deux fois.

Mde. FURET

Une femme raisonnable se marie quand elle en trouve l'occasion; c'est ce que j'ai bien dessein de faire, quand ce ne seroit que pour corriger des maris. Allons, venez, venez.

Mde. GERTRUDE

Je ne puis. Un étourdissement.... une foiblesse...:

Mde. FURET

Une foiblesse ! je ne vous abandonne point, je passerai la nuit près de vous.

Mde. GERTRUDE

Cela... cela se passe; allons, je suis prête à vous suivre, puisque vous le voulez : (*à part.*) c'est le moyen de m'en défaire.

Mde. FURET

Mais non, ne vous risquez point; s'est peut-être le serein qui vous incommode. Entrons dans ce Pavillon.

Mde. GERTRUDE

(*Mde. Gertrude retient brusquement Mde. Furet qui est prête à monter dans le Pavillon.*)

Eh! non, non. Je me sens mieux. (*à part.*) Ah! la maudite femme!

Mde. FURET

Que dites-vous ?

Mde. GERTRUDE

Rien, rien, ma bonne amie, partons.

Mde. FURET

Prenons le plus court, passons par la fausse porte de votre jardin.

Mde. GERTRUDE

Je n'ai garde. (*à part.*) C'est par-là qu'il vient; elle le rencontreroit peut-être. (*Haut.*) Traversons plutôt la grande rue.

Mde. FURET

Pourquoi ?

Mde. GERTRUDE

C'est que cette porte est voisine du bois. On dit qu'il rôde là toute la nuit des gens mal intentionnés.

Mde. FURET

Vous avez raison. J'oubliois de vous dire que l'on a vû plusieurs fois un homme essayer des clefs à cette porte-là.

Mde. GERTRUDE

O Ciel! sçait-on qui c'est?

Mde. FURET

Je le saurai bientôt, j'ai mes espions : comme je dois être dans peu la femme de Monsieur Dupré, je lui épargne déjà le soin de veiller sur les Habitans. Remerciez-moi de la peine que je prends pour vous..... embrassez-moi donc.

Mde. GERTRUDE

De tout mon cœur. (*à part.*) Ah! si je pouvois, sans blesser ma conscience!

Mde. FURET, *à part.*

Si je pouvois trouver l'occasion de l'humilier (*Haut.*) Allez soyez tranquille.

ARIETTE

Rien n'échappe à ma vigilance.
Vous devez calmer votre esprit ;
Je sçais tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit.
Tout ce qu'on pense.
Je pénétre tous les secrets :
J'aurai soin de vos intérêts.

Mde. GERTRUDE

Eh! non, non ; je vous en dispense.

Mde. FURET

Vous êtes d'une nonchalance....
Mais.....
Rien n'échappe à ma vigilance, &c.

(*Elles sortent.*)

SCENE IV.

DORLIS, DUPRÉ.

DORLIS

MOn oncle, mon oncle, elles sont parties.

DUPRE'

Te voilà encore ?

DORLIS

Elles sont parties.

DUPRE'

Elle en aura pour quatre heures avec cette babillarde.

DORLIS

Tant mieux, tant mieux, nous voilà maîtres de la maison ; je pourrai lui parler, n'est-il pas vrai ?

DUPRE'

Point du tout. Isabelle est enfermée, & quand elle ne le feroit pas, crois-tu que sa mere.....

DORLIS

Ah ! quelle cruelle mere !

DUPRE'

Elle a raison.

ARIETTE.

On ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guette.
Un moment, dès qu'on l'abandonne,
De petits Séducteurs un nombre l'environne,
Leur essain à l'entour bourdonne.

Ils n'attendent que l'instant
De surprendre un cœur innocent:
On les voit mépriser un bien qu'elle regrette,
Quand ils sont satisfait,
Ainsi je répete
Qu'on ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'amour guette.

DORLIS

Avec votre permission, mon cher oncle, que je voye s'il ne me sera pas possible de lui dire un mot.

DUPRE'

Ecoute : nous nous brouillerons très sérieusement, si tu ne te retires.

DORLIS

Non, mon cher oncle, nous ne nous brouillerons pas, vous êtes trop prudent pour cela. Si j'aime Isabelle, vous aimez Madame Gertrude, & comme vous avez fort bien dit tantôt, nos intérêts sont communs; vous avez mon secret, j'ai le vôtre.

DUPRE'

Ne fais donc point d'éclat.

DORLIS

Non, non. Quand il faudra m'en aller, je m'en irai tout doucement; je n'ai fait que pousser la porte.

(*Dorlis se retire dès qu'il entend Madame Gertrude.*)

SCENE V.

DUPRE', Mde. GERTRUDE.

Mde. GERTRUDE.

Ambroise, je vous chasserai si vous osez encore ouvrir à quelqu'un sans mon ordre.

DUPRE'

Ah! ma chere Madame, que vous m'avez donné d'inquiétude!

Mde. GERTRUDE.

Laissez-moi, Monsieur.

ARIETTE.

Rompons ensemble.
Tout se rassemble
Pour me troubler,
Pour m'accabler.

Je suis à plaindre,
J'a tout à craindre;
Mais je vous vois
Pour la derniere fois.
Rompons ensemble, &c.

DUPRE'

Mais quel malheur imprévu
A donc pu
Allarmer, effrayer votre vertu?

Mde. GERTRUDE

Ah! que les gens
Sont bien méchans!
Je n'ai point cru
Le siécle si corrompu.

DUPRE'

Mais quel malheur imprévu
Peut si fort allarmer, effrayer votre vertu?

Mde. GERTRUDE

En vain j'ai donc prétendu
Mériter, remporter le prix de la vertu.

DORLIS, *dans l'éloignement*

La bonne occasion! Tentons fortune pendant qu'ils sont là.

DUPRE'

Que je sache du moins....

Mde GERTRUDE

Laissez-moi, vous dis-je; vous n'êtes plus digne de mon estime.

DUPRE'

Qu'avez-vous à me reprocher?

Mde. GERTRUDE

Rien, Monsieur.

DUPRE'

Mais encore?

Mde. GERTRUDE

Eh! bien tout, Monsieur, tout. Allez trouver Madame Furet; elle est chez vous, elle vous attend.

DUPRE'

Madame Furet!

Mde. GERTRUDE

Après tout, que m'importe? Vous êtes votre maître. Epousez là, Monsieur, épousez-là.

DUPRE'

Le Ciel m'en garde!

Mde. GERTRUDE

Ne lui avez-vous pas promis?

DUPRE'

Rien. C'est un projet qu'elle s'est formé & que j'ai feint d'approuver pour lui donner le change, & l'empêcher de soupçonner notre liaison innocente.

Madame

Mde. GERTRUDE

L'intention feroit pardonnable : (*en s'adouciſſant.*) me dites-vous vrai ?

DUPRE'

Je vous le proteſte.

Mde. GERTRUDE

Vous me raſſurez pour vous ; mais je ne ſuis pas tranquille pour moi-même. Cette femme épie nos actions.

DUPRE'

N'appréhendez rien.

Mde. GERTRUDE

ARIETTE.

Femme curieuſe,
Femme envieuſe,
Aigre, bigotte,
Cagotte ;
Oh ! c'eſt, en vérité
Trois fléaux pour l'Humanité.
Agiſſante
Par oiſiveté ;
Médiſante
Par vanité ;
Méchante
Par charité.

Oh ! c'eſt, en vérité,
Trois fléaux pour l'Humanité.

DUPRÉ

Bon ! bon ! ma prudence mettroit en défaut cent Cerberes comme Madame Furet.

Mde. GERTRUDE

Je ſuis dans une agitation qui m'ôte la force de me ſoutenir.

DUPRE'

Venez vous repoſer dans votre Pavillon.

(*Elle monte dans ſon Pavillon ; Dupré lui donne un ſiége, elle s'aſſied, ôte ſa coëffe nonchalament & ſoupire. Dupré prend la lumiere qu'il avoit caché, la remet ſur la table, avance une chaiſe pour lui, & ſe place à côté de Madame Gertrude.*



SCENE VI.

DORLIS, *seul.*

JE cherche en vain. De ce côté je ne vois que des murs. Ne nous rebutons point; voyons encore par ici.

SCENE VII.

Mde. GERTRUDE, DUPRÉ.

Mde. GERTRUDE

ET sincérement vous n'avez point d'idées de mariage?

DUPRE'

Mais, Madame, je vous avouerai que j'en ai quelquefois; assez souvent.

Mde. GERTRUDE

Qui peut vous inspirer ces idées?

DUPRE'

Si c'étoit vous, Madame.

Mde. GERTRUDE

Et vous prétendiez.... vous n'y songez pas. Si vous m'épousiez... vous auriez des volontés. Je n'en aurois plus; l'hymen engage, & je ne serois plus digne de la perfection où j'aspire.

DUPRÉ

En seriez-vous moins heureuse?

Mde. GERTRUDE

Eh! que diroient de moi nos femmes de bien qui n'épargnent personne?

DUPRE'

Tout ce qu'elles voudroient.

ARIETTE.

Sans soucis, vivre pour soi,
Jouir de soi même,
Faire du tems un bon emploi,
Etre heureux, voilà ma loi;
C'est un bon systême.
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Quand du tems je fais bon emploi,
Et quand je jouis de moi-même?
Que sotte

Dévote,
Bigotte,
Jabotte,
Médiſe,
Mépriſe,
S'épuiſe
En aigreur;
Jamais je n'écoute
Sa vaine clameur.
Tranquille, je goûte
Le repos du cœur.
Jouir de ſoi-même,
Voilà le ſyſtême
Qui fait mon bonheur
Oui, c'eſt le ſyſtême
Qui fait le bonheur,
Qui fait le bonheur,

Mde. GERTRUDE

Je vous croyois une ame plus dégagée....

DUPRE'

Vous me faites bien de l'honneur, Madame ; mais...

ARIETTE.

En vous voyant, il ne m'eſt pas poſſible
De réſiſter à l'attrait du plaiſir ;
Si la Nature a fait mon cœur ſenſible,
Eſt-ce de moi que dépend un deſir?
Un mot flatteur qui ſort de votre bouche,
Un doux regard de ces yeux ſéduiſans,
Et cette main, cette main que je touche....

(*Madame Gertrude, après s'être laiſſé toucher la main la retire.*)

Ah! tout en vous doit excuſer les ſens.

Mde. GERTRUDE'

Monſieur Dupré, il eſt dangereux de raiſonner ſur ces ſortes de matieres; laiſſons cela.

DUPRE'

Et vous-même, Madame, êtes-vous exemptes des impreſſions ?....

Mde. GERTRUDE

Moi!

DUPRE'

Vous reſpirez le parfum d'une roſe,
Et des oiſeaux le chant ſçait vous ravir.
Sur votre ſein cette gaze eſt moins cloſe
Quand vous ſentez l'haleine du zéphir.
Cueillez un fruit, c'eſt votre goût qu'il flatte;
Levez les yeux, vous admirez le jour:

Sur tous les ſens vous êtes délicate,
Et votre cœur ſe refuſe à l'amour.

Mde. GERTRUDE

Vous me tenez un langage bien étonnant!

DUPRE'

Bien naturel, & quand on eſt auſſi aimable que vous.....

Mde. GERTRUDE

Ah! à mon âge, on ne l'eſt plus, on ne l'eſt plus.

DUPRE'

On ne l'eſt plus!....

Mde. GERTRUDE

Laiſſons cela. Pour rectifier vos idées, liſez je vous prie les remarques que j'ai faites. Si vous ne vous y conformez pas entierement, nous ceſſerons de nous voir.

DUPRE'

Ceſſer de nous voir! ah! liſons, liſons.

SCENE VIII.

ISABELLE, Mde GERTRUDE, DUPRE'.

ISABELLE

ARIETTE.

Quel air pur! le Ciel eſt tranquille;
La paix regne dans cet aſyle.
Quel air pur! le Ciel eſt tranquille;
Mais, hélas!
Mon cœur ne l'eſt pas,

Mde. GERTRUDE, *à Dupré*

Qu'en dites-vous?

DUPRE'

Tout confirme votre ſyſtême & je vois bien qu'il faut que je me corrige. (*Il prend la main de Madame Gertrude.*)

Mde. GERTRUDE

A la bonne heure; mais que faites-vous donc?

DUPRE'

Rien, rien; je me corrige.

Mde. GERTRUDE

Vous baiſez ma main? Monſieur.

DUPRE'

Point du tout; c'eſt pour m'accoûtumer à triompher de moi-même, & c'eſt votre ame qui reçoit mon hommage.

Mde. GERTRUDE

Paſſe pour cela.

ISABELLE

Ma mere est ici avec quelqu'un !

DUPRE'

Et ces yeux si doux, que vous avez la bonté de fixer sur les miens ; ces yeux, où je crois voir la pureté du Ciel, ce n'est pas eux que j'admire ; c'est encore votre ame, c'est cette candeur, cette vertu !

Mde. GERTRUDE

Passe pour cela.

DUPRE'

Malgré la douleur de votre veuvage, vous êtes encore... ;

Mde. GERTRUDE, *en soupirant.*

Ne me parlez pas de cela. Mon veuvage ! ah !

ISABELLE

Ma mere soupire, elle a du chagrin.

DUPRE'

Me trouvez-vous encore si coupable ?

Mde. GERTRUDE

Non ; & puisque vous pensez enfin comme je le désire ; Dupré, mon cher Dupré ; vous faites mon bonheur.

ISABELLE

Ma mere est heureuse ; que je suis contente !

SCENE IX.

DORLIS, ISABELLE, Mde. GERTRUDE. DUPRÉ.

DORLIS

Toutes mes recherches sont inutiles : mais, c'est elle, c'est elle-même ; quel bonheur ! St, st !

(*Il tire Isabelle par la robe : elle fait un cri.*)

ISABELLE

Ahi ! (*Dorlis s'enfuit.*)

Mde. GERTRUDE

(*A Dupré.*) Disparoissez un moment.

(*Dupré se sauve par la fausse porte du Pavillon.*)

SCENE X.

Me. GERTRUDE, ISABELLE.

Mde. GERTRUDE

Que faites-vous ici, ma fille ?

ISABELLE

Ma mére, je ne pouvois dormir, je me suis relevée, j'ai trouvé la porte de ma chambre ouverte, je suis descendue dans le jardin pour prendre le frais.

Mde. GERTRUDE

(*à part.*) J'ai oublié de la fermer ; c'est cette Madame Furet qui en est cause, elle m'a tourné la tête. (*haut.*) Vous êtes descendue sans ma permission ?

ISABELLE

Vous n'étiez pas là, ma mere.

Mde. GERTRUDE

Et vous m'écoutiez ?

ISABELLE

Oui, ma mere ; j'ai vû de la lumiere dans votre Pavillon, je me suis approchée, je vous ai entendu soupirer ; cela m'a fait de la peine : & puis vous avez dit que vous étiez heureuse : cela m'a fait plaisir : & puis, comme j'allois m'approcher encore, il m'a semblé que quelqu'un me tiroit par ma robe, & cela m'a fait peur.

Mde. GERTRUDE

Vous êtes une petite visionnaire ; avez-vous vû quelqu'un avec moi ?

ISABELLE

Non, mais on vous parloit.

Mde. GERTRUDE

On me parloit ! & que me disoit-on ?

ISABELLE

Je n'ai pas compris.

Mde. GERTRUDE

Allez, allez ; remontez à votre chambre.

ISABELLE

Ah ! ma mere, restons encore un moment : je vous prie de me dire une chose.

Mde. GERTRUDE

Quoi ?

ISABELLE

Quel est donc ce Dupré qui rend les gens heureux ? Est-ce Monsieur Dupré, le Juge de la Prevôté ?

Mde. GERTRUDE

Quelle idée ! l'avez-vous vû ?

ISABELLE

Non ; mais j'ai cru reconnoître sa voix.

Mde. GERTRUDE, *à part.*

Que lui dirai-je ? Heureusement elle est simple, & je lui ferai accroire ce que je voudrai.

ISABELLE

A quoi pensez-vous donc, ma mere ?

Mde. GERTRUDE

Je songe à l'importance du secret que j'ai à vous révéler ; c'est un mystère que je dois cacher à tout autre. Faites-moi serment....

ISABELLE

Il est tout fait ; la volonté de ma mere est un serment pour moi.

Mde. GERTRUDE

La voix que vous avez entendue est celle de Monsieur Dupré, sans être la sienne.

ISABELLE

Je ne comprends pas.

Mde. GERTRUDE

N'avez-vous pas lû le Livre que je vous ai donné?

ISABELLE

Ah! oui; le Comte de Gabalis qui dit qu'il y a des Sylphes, des Esprits Aëriens, des Intelligences, cela m'a amusée; mais est-ce que tout cela est vrai?

Mde. GERTRUDE

Oui, ma fille. Quand on n'a toujours eû une conduite sans reproche, quand la vertu seule a toujours dirigé nos actions & nos moindres pensées, ô ma chere fille, notre ame alors s'éleve au dessus d'elle-même; elle s'epure & devient digne d'un commerce intellectuel avec des Intelligences supérieures à notre être, qui nous consolent dans les amertumes de la vie.

ISABELLE

Ah! ma mere, j'ai grand besoin aussi de consolation.

Mde. GERTRUDE

Vous! eh que vous manque-t'il?

ISABELLE.

Rien.

Mde. GERTRUDE

Désirez-vous quelque chose?

ISABELLE

Je croi que oui.

Mde. GERTRUDE

Quoi?

ISABELLE;

Je n'en sais rien, mais....

ARIETTE.

Un secret ennui me dévore,
Quand je m'abandonne au sommeil;
Et le matin à mon réveil,
Je suis plus inquiette encore.
Je ne sçais d'où vient ma langueur;
Mais je soupire,
Mais je désire.
Si rien ne satisfait mon cœur,
Maman, Maman, quel est donc le bonheur?

Mde. GERTRUDE

Ma fille, éloignez ces idées; ce sont des piéges des mauvais Génies.

ISABELLE.

Des mauvais Génies! vous me faites trembler. Il est bien mieux de s'entretenir, comme vous, avec des Syl-

phes, des Esprits purs; mais je n'imagine pas comment des Esprits parlent.

Mde. GERTRUDE

Ils empruntent les organes des hommes, & nous apparoissent ordinairement sous une figure qui nous est familiere, comme celle d'un parent, d'un ami.

ISABELLE

Comme celle de Monsieur Dupré?

Mde. GERTRUDE

Oui, oui.

ISABELLE

Et que dit Monsieur Dupré, quand on lui prend sa figure?

Mde. GERTRUDE

Il n'en sçait rien, ce n'est qu'une apparence.

ISABELLE

Mais vous m'avez dit que l'on devoit fuir jusqu'à l'apparence des hommes, & cette apparence...

Mde. GERTRUDE

Il n'y a rien à craindre quand on est sagesse.

ISABELLE

Ah! ma bonne maman, que vous me faites aimer la vertu! Mai si je suis bien sage, bien sage, aurai-je aussi une Intelligence?

Mde. GERTRUDE

Je l'espére, & pour vous faire parvenir à l'état de perfection que mérite un si rare avantage, vous irez demain au Couvent. Oui; c'est-là, ma chere enfant que l'on trouve un abri sûr contre le souffle empoisonné d'un monde dangéreux.

ARIETTE.

Comme une rose,
La naïve pudeur,
Quand on l'expose,
Perd bientôt sa fraîcheur.
Ah! pour flétrir l'éclat d'une si rare fleur,
Il faut si peu de chose!
Conserve donc l'honneur
Comme une rose.

ISABELLE

Mais au Couvent, il y a donc aussi des Esprits Aëriens qui font le bonheur des filles?

Mde. GERTRUDE

Oui.

ISABELLE

Et comment cela donc?

Mde. GERTRUDE

Ils apparoissent en songe.

ISABELLE

ISABELLE

Il faut donc que je dorme toujours? mais vous ne dormiez pas vous, quand, tout-à-l'heure....

Mde. GERTRUDE

Laissons cela, ma fille. Il est tems de vous retirer.

ISABELLE

J'ai encore une chose à vous demander; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on sçache le bonheur que vous avez? Cela exciteroit les ames à la vertu.

Mde. GERTRUDE

Non. Je ne ferois qu'exciter l'envie, & comme tout le monde n'est point digne de la faveur que je reçois, je dois en faire un mystere pour n'humilier personne.

ISABELLE

Ah! que c'est bien dit, maman! je vais méditer là-dessus jusqu'à demain.

Mde. GERTRUDE

C'est fort bien; mais laissez-moi, j'ai encore quelques lectures à faire.

ISABELLE

Vous veillez toujours trop tard, votre santé m'inquiete; retirons-nous ensemble.

Mde. GERTRUDE

Soit. (*à part.*) Que je me reproche d'être obligée de tromper ma fille! je prends mon parti; je vais congédier pour jamais Dupré. L'éducation d'une fille doit être plus chere que tout.

ISABELLE

Mais, qu'est-ce que vous avez donc? vous parlez toujours toute seule.

Mde. GERTRUDE

Paix! je n'ai pas encore fait ma ronde, je vais voir si tout est bien fermé; attendez moi là & ne quittez point que je ne vous appelle, ou que je ne revienne vous chercher.

SCENE XI.

ISABELLE, DORLIS.

ISABELLE

(*Isabelle réfléchit : & , pendant ce tems, Dorlis paroît & suit des yeux Madame Gertrude; ensuite il revient & se cache derriere un arbre.*)

HÉlas! que n'ai je assez de vertu pour mériter comme ma mere!... Je me perds dans mes réflexions.

DORLIS

Elle se promene dans le fond du jardin ! profitons de l'occasion.

DORLIS

ARIETTE

Isabelle, Isabelle!

ISABELLE

Qui m'appelle ? qui m'appelle ?

DORLIS

O ma chere Isabelle!
Ne craignez rien d'un cœur fidele.

ISABELLE

Que ces accens me semblent doux !

DORLIS

Ne craignez rien d'un cœur fidele
Il ne respire,
Il ne soupire
Que pour vous.

ISABELLE, *à part.*

Flatteuse espérance !
(*haut.*) Offrez-vous à mes yeux,

DORLIS, *paroissant.*

Moment délicieux!

ISABELLE, *étonnée.*

C'est Dorlis ou son apparence.
Je ne sçais si c'est une erreur ;
Mais ces traits sont chers à mon cœur.

DORLIS

Approuvez ma sincere ardeur ;
Ces instans sont chers à mon cœur.

ISABELLE

Je suis toute tremblante.

DORLIS

Rassurez-vous, l'amour qui m'anime... ;

ISABELLE

L'amour qui vous anime !... L'amour, est-ce une Intelligence ? Ne me trompez point.

DORLIS

Moi vous tromper ! ô Ciel ! Oui, c'est l'Intelligence la plus pure.... Oui, c'est l'Amour lui-même qui remplit mon cœur, qui pénétre mes sens, qui entraîne vers vous toutes mes pensées, tous mes desirs, & qui s'empare enfin pour vous seule de toutes les facultés de mon ame.

LISETTE *à part.*

C'en est une, c'en est une ; je n'en puis plus douter ; (*Haut.*) & c'est pour moi, pour moi seule.... que je suis heureuse !

DORLIS

Heureuse ! je suis donc bien plus heureux moi-même.

Permettez qu'à vos genoux....

ISABELLE

Arrêtez, vous me confondez ; c'est moi qui dois vous remercier de la bonté que vous avez de m'aimer. Suis-je donc assez sage, assez vertueuse, pour....

DORLIS

Assez sage. assez vertueuse, que trop peut-être.... Mais non, l'innocence impose, réprime l'audace.... Et qui seroit capable.... Ma chere Isabelle, conservez toujours ces précieuses qualités qui vous rendent aussi respectable que votre beauté vous rend digne de nos hommages.

ISABELLE.

Ma beauté, c'est peu de chose ; ma vertu, (*en soupirant.*) c'est tout ; & j'ai bien dessein de la conserver aussi toujours, puisqu'elle vous plaît tant ; cependant, j'ai des scrupules.

DORLIS

Quoi ?

ISABELLE

Ma mere m'a dit qu'il ne falloit point avoir d'idées terrestres. J'en ai eû, j'en ai encore, à ce que je crois ; vous en jugerez, car je ne m'y connois pas.

DORLIS, *allarmé*

Comment ?

ISABELLE

Mais oui, ce jeune Dorlis dont vous m'offrez les traits... Tenez, je ne l'ai jamais vû sans une certaine émotion. Je n'ai jamais cessé de penser à lui. Ne sont-ce pas là des idées terrestres ?

DORLIS

Ah !

ISABELLE

Ne vous fâchez pas ; je vous avoue tout.

DORLIS

Me fâcher ! Au contraire. vous me comblez de joie : Dorlis & moi ce n'est qu'un.

ISABELLE

J'entends : (*à part.*) c'est lui sans être lui, nous y voilà. (*Haut.*) Vous m'avez devinée, vous ne pouviez prendre une forme qui me plût davantage.

DORLIS, *à part.*

Je n'y comprends rien ; mais elle m'enchante.

ISABELLE

Vous venez donc pour me consoler dans les amertumes de la vie ?

DORLIS

Vous avez des chagrins ?

ISABELLE

Je n'en ai plus, je vous vois. A propos, réjouissons-nous, j'entre demain au Couvent ; c'est là que l'on est plus

vertueuse, n'est-ce pas?

DORLIS, *allarmé.*

Vous allez demain au Couvent!

ISABELLE

Demain pour toujours; je ne suis fâchée que d'une chose, c'est de quitter ma mere que j'aime bien, mais vous ne m'abandonnerez pas dans mes chagrins, votre image me suivra par tout, vous m'apparoîtrez dans mes songes; ou comme vous voudrez, pourvû que cela n'humilie personne.

DORLIS, *à part.*

Je m'y perds, On abuse de sa crédulité. [*Haut.*) Non; vous n'irez pas au Couvent; & si vous m'aimez....

ISABELLE

Si je vous aime! je ne suis pas ingrate; maman me gronderoit, si je ne vous aimois pas.

DORLIS

Vous m'aimez, votre mere appprouve... vous irez au Couvent... tout cela se contredit. On vous trompe & vous consentiriez....

ISABELLE

Si ma mere le veut, il faut que je lui obéisse, & pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas lui déplaire. Me conseilleriez-vous?....

DORLIS, *après un moment de réflexion*

Non: mais vous ne lui désobéirez pas. Je sais des moyens sûrs pour lui faire changer de résolution: vous & moi nous serons unis.

ISABELLE

Nous le sommez déjà.

DORLIS

Nous le serons davantage..

ISABELLE

Tant mieux; venez donc la persuader vous même: elle sera bien aise de savoir que vous me faites l'honneur de vous attacher à moi.

DORLIS

Il n'est pas tems encore, il me suffit pour le présent de connoître que j'ai le bonheur d'être aimé de vous.

ARIETTE
DUO.

ISABELLE	DORLIS
Il tient ma main, il la baise, il la serre.	
Où suis-je? O ciel! mon esprit enchanté!	Rien n'est égal à cette volupté.
Venez, venez O ma mere! ma mere!	Il n'est pas nécessaire:
Soyez témoin de ma félicité.	Ne troublez point notre félicité.

Je n'ai rien de caché pour elle:	
C'est mon exemple, mon modele.	
Ma mere ne veut que mon bien.	Je veux aussi le vôtre.
ISABELLE	
Eh bien! eh bien!	
Il tient ma main, il la baise, il la serre, &c.	

(Madame Gertrude paroît ; Dorlis se sauve dans le fond du Théâtre pour n'être point vû de Madame Gertrude ; il rencontre Dupré, qui l'emmene en lui disant :)

Qu'as-tu fait? nous n'avons plus d'espérance. Suis-moi.

SCENE XII.

Me. GERTRUDE, ISABELLE.

Mde. GERTRUDE

QU'avez-vous ; ma chere enfant?

ISABELLE

Ah! ma mere, permettez que je vous embrasse. Votre fille est digne de vous.

Mde. GERTRUDE

J'en suis bien aise, ma fille.

ISABELLE

Que je vous ai d'obligation d'avoir formé mon cœur à la vertu ; mais votre sage exemple m'a mieux instruite que toutes vos leçons, que tous vos conseils.

Mde. GERTRUDE

Vous m'enchantez, mais quelle agitation !....

ISABELLE

Je ne me sens pas de joie. Oh! pour le coup, vous n'aurez plus rien à me reprocher : vous ne savez pas, ma mere, vous ne savez pas : j'ai aussi une Intelligence, moi!

Mde. GERTRUDE

Que voulez-vous dire?

ISABELLE

L'Amour, l'Amour est une Intelligence ; n'est-il pas vrai?

Mde. GERTRUDE

L'Amour, ditez vous?

ARIETTE.

ISABELLE

Aimer, sentir, penser, connoître,
Sur-tout aimer;
C'est prendre un être,
C'est s'animer.

Mde. GERTRUDE

Vous m'épouvantez; expliquez donc ce mystere.

ISABELLE

Il est là. Où êtes-vous? revenez donc, voilà ma mere.

SCENE XIII.

DUPRÉ, DORLIS, Me. FURET, Mde. GERTRUDE, ISABELLE.

Mde. FURET

JE vous avois bien dit, Madame; vous avez laissé votre porte ouverte, il est entré un voleur ici; cherchez, Messieurs, cherchez.

DUPRE'

Doucement, Messieurs, vous devez nous connoître, retirez-vous (*à Dorlis.*) reste-là toi. (*Dorlis s'arrête au fond du théâtre.*)

Mde. FURET

C'est Monsieur Dupré!

Mde. GERTRUDE

Je suis confondue. (*à Isabelle.*) Allez à votre chambre.

ISABELLE

J'ai trop peur.

Mde. GERTRUDE

Partez.

(*Isabelle en se retirant, rencontre Dorlis, & s'arrête avec lui au fond du théâtre.*)

DUPRE', *à Madame Gertrude*

Ne craignez rien, Madame.

Mde FURET

Je ne m'attendois pas à vous trouver ici à pareille heure.

DUPRE'

Il est permis de venir voir sa femme.

DUPRE'

Votre femme?

Mde. GERTRUDE

Votre femme?

DUPRÉ, *à Madame Gertrude*

Ne dites mot. (*à Madame Furet.*) Oui, ma femme ou

peu s'en faut. C'est demain que nous célébrons notre mariage.

Mde. GERTRUDE.

Y pensez-vous ?

DUPRE', *à Madame Gertrude.*

Paix donc! voulez-vous vous perdre de réputation!

Mde FURET

Je n'en reviens point : n'est-ce pas moi que vous deviez épouser ?

DUPRE'

Vous étiez dans l'erreur ; c'est Madame.

Mde. FURET

Vous me trompiez donc ?

DUPRE'

Sans doute; il est encore permis de tromper ceux qui veulent nous nuire.

Mde. FURET

Ah traître ! j'étouffe de colere !

DUPRE', *à Madame Gertrude.*

Vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

Mde. FURET

Et vous, Madame, qui ne vouliez jemais vous ramarier ?

Mde. GERTRUDE

On peut suivre le conseil que vous m'avez donné tantôt; &, de plus, on se trouve quelquefois obligé par des circonstances....

Mde. FURET

Des circonstances! fort bien. Je n'oublierai pas le mot. Vous donnez un exemple bien édifiant à votre fille! la voilà avec un jeune homme.

DUPRÉ

Il n'y a rien d'étonnant. (*à Dorlis & à Isabelle.*) Approchez : mon neveu épouse Isabelle.

Mde. GERTRUDE

Il épouse ma fille ?

DUPRE'

Eh! oui. [*bas à Mde. Gertrude.*] La réputation, l'honneur....

Mde. GERTRUDE

Oui, Madame, il l'épouse.

DORLIS, *à Madame Gertrude.*

Ah ? Madame !

DUPRE'

Paix.

ISABELLE

Ah ! ma mere! je serai donc la femme d'une Intelligence ?

Mde. GERTRUDE

Taisez vous.

Mde. FURET

Je vois là du mystere; de plus, des circonstances... Tant mieux. Je vengerai l'outrage que l'on me fait. Ah!

quels gens ! quelle conduite ! quelle perversité ! c'est ce qui me console. Je publierai par-tout votre histoire avec des couleurs.... laissez-moi faire. C'est une bonne journée. Ceci vaut encore mieux que l'escapade de la petite Pensionnaire.

DUPRE'

Eh! bien, Madame, allez, parlez, publiez ; mais sçachez qu'en éclairant les démarches d'autrui, on s'aveugle bien souvent sur son propre danger. Apprenez que la Pensionnaire enlevée est votre fille, & que son ravisseur est le jeune homme que vous avez fait déshériter si charitablement.

Mde. FURET

O Ciel! ma fille! Le jeune homme! (*elle sort.*)

SCENE XIV & dernière.

DUPRE', Mde GERTRUDE, ISABELLE.

DUPRE', *à Madame Gertrude.*

Et vous, Madame, croyez que le vrai bonheur ne dépend pas de l'opinion d'autrui. Quand on n'a rien à se reprocher, il est en nous-mêmes. C'est une vérité dont j'espere bientôt vous convaincre.

Mde. GERTRUDE

Et c'est demain que doit se faire notre mariage ?

DUPRE'

Absolument.

Mde. GERTRUDE

C'en est fait, je me résigne.

ISABELLE

Je n'entends rien à tout cela ; mais je me résigne aussi comme ma Mere.

Mde. GERTRUDE

Ma fille, j'avois mes raisons pour vous parler tantôt comme j'ai fait ; c'étoit pour vous éprouver. Vous n'irez pas au Couvent. Vous épousez Dorlis, le neveu de Monsieur.

DUPRE'

Qui n'est point une Intelligence.

DORLIS

Non ; mais qui vaut mieux. On vous expliquera tout cela.

VAUDEVILLE

VAUDEVILLE.

DUPRE'

Pour nous est fait le plaisir
Tout enfin nous en assûre.
Rien de trop ; sçavoir jouir ?
C'est volupté pure :
Il faut la saisir.
Que l'on gronde,
Que l'on fronde ;
Le bonheur vous en consolera.
Rendez-vous au monde.

Mde. GERTRUDE

Pour goûter le vrai bonheur,
Je sens bien qu'il faut qu'on aime.
Dupré fait parler mon cœur,
Et mon systême
N'étoit qu'une erreur.
Que l'on gronde,
Que l'on fronde :
L'Amour à ses loix nous soumettra.
Ainsi va le monde,
Et toujours de même il ira.

DORLIS

La beauté doit nous charmer :
C'est la loi de la Nature.
Nos cœurs sont faits pour aimer:
En vain la censure
Prétend nous blâmer.
Qu'elle gronde,
Qu'elle fronde,
On aime, toujours on aimera.
Ainsi va le monde,
Et toujours de même il ira.

ISABELLE

J'avois toujours ignoré
Ce plaisir qu'enfin j'éprouve,
Vous aimez Monsieur Dupré,
Moi, Maman, je trouve
Dorlis à mon gré.

Que l'on gronde,
Que l'on fronde,
Je sens que toujours il me plaira;
Et devant le monde,
Votre exemple m'excusera.

Mde. GERTRUDE, *au Public.*

Notre ouvrage est imparfait:
J'appréhende la critique.
Comme la bonne Furet,
Un Censeur caustique
Condamne tout net.
Qu'il nous gronde,
Qu'il nous fronde,
Notre pauvre Auteur s'affligera.
Mais s'il vient du monde,
Ce bonheur le consolera.

Fin du Vaudeville.